

La vogue est au « rétro-futurisme » dans la littérature, le cinéma, le design, l'art contemporain... L'idée d'Elie During est que les futurs non réalisés, associés aux élans utopistes, signalent une continuité des « futurs du passé » au cœur de notre présent.

Que pensez-vous de cette proposition?

-  
-

Lorsqu'ils reposent sur des paris technologiques, les « futurs du passé » passent très vite du côté d'une obsolescence, elle aussi attractive. Le Festival de Metz naît à la fin des années 1970 : quand apparaissent Microsoft et l'Apple II. Les progrès informatiques de cette période sont fulgurants, mais paraissent rétrospectivement préhistoriques. Comment imaginer, depuis l'arrivée de l'écran tactile, que l'apparition de la souris et du « bureau » venait tout juste de révolutionner la navigation par flèches dans des listes de choix ? Le problème est que ce genre de discours sur le progrès est lui-même daté à l'heure où le low et le high-tech ne s'annulent plus, mais s'hybrident, et que l'esprit steampunk autorise l'union de designs industriels anachroniques.

*...« y aurait-il une question de goût à préférer le télégraphe au téléphone portable, ou la lanterne magique à facebook ? »...*

Si les futurs non réalisés des avant-gardes infusent notre présent ? Concrètement, oui, puisque des « artistes-historiens d'art » ruminent des projets d'avant-garde qui croyaient en la possibilité d'un homme, d'un esprit ou d'un art nouveau ; y gagnant même un « alibi politique », selon Yann Chateigné. Pourtant, ces artistes, en faisant référence aux avant-gardes, n'en appliquent pas nécessairement les préceptes, puisqu'ils ne pratiquent pas la table rase et n'assument pas les matériaux de leur temps. La référence la plus visible aux « futurs du passé » serait donc que formelle. Plus que d'érudition, y aurait-il une question de goût à préférer le télégraphe au téléphone portable, ou la lanterne magique à facebook ? Ou encore, à se passionner pour d'anciennes architectures ou communautés utopiques, tout en sacrifiant la question de leur actualité à celle de leur photogénie ?

la Science fiction est imminente

LE FESTIVAL DE SF DE METZ,  
QUELLE HISTOIRE !

--

Échange entre Béatrice Josse (directrice du Frac Lorraine)  
& Hélène Meisel (historienne et critique d'art)

--

Le Frac Lorraine vous a passé commande d'une recherche sur un Festival dont vous n'aviez jamais entendu parlé et, par ailleurs, la SF n'était pas votre spécialité. Comment avez-vous abordé une telle recherche apparemment loin de vos activités universitaires ?

Hélène Meisel : Comme ces êtres qui mutent lorsqu'on tente de les cerner, la science-fiction est "métamorphe". Il faut mieux aborder de biais cette matière insaisissable, dont chacun a sa vision. Optant pour l'approche « candide », je suis donc allée d'interlocuteur en interlocuteur, décryptant progressivement les incompatibilités qui ont pu

*...« Comme ces êtres qui mutent lorsqu'on tente de les cerner, la science-fiction est "métamorphe". »...*

cloisonner la SF du Festival : hard science contre sciences humaines, heroic fantasy contre politique-fiction, etc. Mon objectif n'était pas de définir la SF des années 1970-1980, mais d'en saisir les paradoxes et les rituels.

Mon domaine habituel m'a servi d'utile repoussoir, puisque l'art conceptuel (que j'étudie) partage les mêmes années 1970 que la nouvelle science-fiction (que j'explore) : guerre du Vietnam, bombe atomique, mouvement des droits civiques, féminisme, cybernétique, écologie, etc. J'ai tenté d'appréhender la SF comme j'essaie d'envisager l'art conceptuel : par le texte et sans a priori formel. Bien sûr, il ne semble pas y avoir de domaines plus opposés, bien que ces antipodes reposent finalement tous deux sur le langage, leur capacité à formuler des hypothèses critiques et des expériences de pensée.

L'intérêt est croissant chez les artistes comme chez les commissaires d'exposition pour montrer l'archive sous forme papier ou audiovisuelle (parfois sans souci de synthèse). Comment avez-vous procédé pour « montrer » sans exhiber les archives de ce Festival défunt ?

Affiches, programmes, photographies, vidéos, coupures de presse : le Festival a bien laissé des traces derrière lui, même si on parle à son sujet de « festival disparu ». À cette époque, documenter le présent n'était ni un réflexe, ni une finalité : c'était simplement un moyen. On prenait moins de photographies. Les entretiens n'étaient enregistrés que pour être retranscrits. Les témoins consultés se sont souvent séparés d'une partie de leurs souvenirs. Il a fallu tenir compte de ces lacunes et évaluer les « angles morts » : si une personne manque à la photographie, c'est peut-être qu'elle est derrière l'objectif.

*...« À l'époque du festival, documenter le présent n'était ni un réflexe, ni une finalité : c'était simplement un moyen. »...*

L'idée était donc de transmettre l'état d'une recherche - une table de travail, avec des piles et des trous - tout en maintenant un point de vue et un récit, tout en conservant le goût de l'anecdote et de la focale personnelle.

Artistes et commissaires « produisent » de l'archive depuis un bon moment déjà : dans un essai de 2004 intitulé *Archival Impulse*, Hal Foster fait remonter le phénomène avant-guerre. L'artiste-archiviste exploite l'archive autant qu'il la crée, celle-ci étant toujours « construite en même temps que trouvée ». La méga-archive qu'est Internet a ensuite probablement nourri la fascination pour une archive physique vouée à être dématérialisée, auto-générée et délocalisée.

